

« On ne badine pas avec l'amour » : la vie est ailleurs, au couvent ou au château ?

L'an dernier, l'artiste Camille GEOFFROY était en résidence au lycée Vieljeux et préparait, avec les membres de sa compagnie, « La Vie est ailleurs », la mise en scène de « On ne badine pas avec l'amour » de Musset. Après les premières à Royan puis au Carré Amelot de la Rochelle, le spectacle trouve aussi sa réalisation les 18 et 19 janvier devant les scolaires en présence de nombreuses classes du lycée.

Musset était un dandy, « l'enfant infernal du romantisme », une âme torturée entre la terre et le ciel, un romantique au sens fort, façon Chopin ou Gérard de Nerval... « *Trop de l'homme pour la lumière, trop de l'ange pour la nuit* ». Déchiré dans ses amours, profondément insatisfait, il est l'écrivain du tourment, de la plénitude et du doute, et, dans ses errances et ses débauches, la figure de George Sand l'a profondément bouleversé.

C'est à George Sand et à ce Musset-là qu'on pense quand on assiste à la pièce qu'il a écrite en 1834, « On ne Badine pas avec l'amour », savoureusement mise en scène par Camille GEOFFROY et sa compagnie « la Vie est ailleurs ». Du reste, aux yeux de ce mélancolique ange déchu, la « vraie vie » pourrait-elle être ailleurs que dans ce parc où son personnage, Perdican, retrouve Camille à l'acte 1 ?

Perdican l'a aimée depuis l'enfance dans ce « jardin d'Eden » auquel il reste profondément attaché. Son père, le baron, se réjouit au début de la pièce d'organiser un heureux mariage pour adoucir ses vieux jours. La « fête » est annoncée par un chœur euphorique et caustique dont la fonction est de « bouffonner » afin d'amuser le spectateur. Maître Bridaine, maître Blazius, et Dame Pluche sont des grotesques qui prêtent à rire et qui mettent de la vulgarité et de la lourdeur dans cette toile de plus en plus opaque que tisse subrepticement l'amour renaissant entre les deux personnages.

A la façon d'un Lamartine, recherchant « son vallon », Perdican se penche sur son passé « *si plein de rêveries délicieuses* », sur sa « *prairie, son sentier, sa ferme* ». Mais l'austère Camille n'est plus la même. Le temps a passé et l'insouciant enfant est devenue une jeune femme qui a décidé d'accomplir son chemin vers Dieu et la religion. La religion de Perdican reste l'amour, un amour absolu, à l'échelle de cette grande nature qu'il retrouve avec délice. Il a, depuis qu'il a quitté le château, fait l'expérience des femmes et de la débauche. Mais au château, au contact de Camille et de cette « chère nature », il ressent un trouble inconnu qui l'exalte et sublime son âme. « *Le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime...* ».

Dès lors la question se pose. Est-il capable de tenir cet engagement absolu qu'il propose à Camille ? Camille, instruite au couvent par une religieuse déçue en amour, a bien compris que les hommes sont « *menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels* ». Que dire des femmes ? Perdican ne le sait que trop : elles sont « *Perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées...* » Pour autant, le monde n'est-il « *qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange* » ? Maintenant qu'ils sont grands et qu'ils connaissent apparemment cette double facette de l'humanité, sont-ils prêts à jouer la partie ? C'est de son propre aveu cette dimension-là de la pièce qui a plu au metteur en scène : « je voulais travailler sur la mécanique de l'amour »...

Intelligents, lucides, sensibles, frémissants mais orgueilleux et capables de jouer cruellement l'un avec l'autre, Perdican et Camille se lancent dans l'aventure et vont au bout de l'expérience. Les instruments de musique de Sylvie DISSA (clarinette basse et vibraphone) scandent subtilement les moments de retenue et d'angoisse. Si Camille accepte de « jouer » à nouveau avec Perdican, elle comprend très vite que leurs jeux ont perdu toute leur spontanéité, leur fraîcheur et leur caractère inoffensif.

Les deux comédiens descendent lentement la pente de la déconvenue et leur visage indique cette sombre mélancolie qui tombe doucement sur la pièce. C'est l'un des aspects les plus réussis de la mise en scène, sobre et dépouillée. La vérité tremblante des voix qui déclinent au fur et à mesure que le texte avance vers l'acte 3... D'autant plus que les personnages qui souffrent jouent aussi des personnages qui rient, comme si, pour évacuer le trouble qui monte en eux, Perdican, Camille, Rosette, éprouvaient le besoin de « lâcher » un moment de facétie.

Camille GEOFFROY est une Camille écorchée vive, mais elle est aussi maître Blazius, curé trotte-menu en soutane, aux joues rouges par le vin. Jean-Baptiste VERQUIN est un Perdican exigeant et passionné, mais il devient à certains moments une Dame Pluche convulsive et remontée comme une pendule, à d'autres un baron vieillissant, bilieux et capricieux. La parfaite maîtrise du jeu des voix, des costumes, de la gestuelle suffisent aux comédiens pour jouer avec le spectateur et lui révéler cette part double qui est en lui. Le *sublime et le grotesque* chers à Victor Hugo alternent sur la scène, tandis que monte doucement une angoisse de plus en plus palpable (son inquiétant de la clarinette près de la fontaine, trouble miroir de l'eau...)

La mécanique du drame est engagée et la fragile paysanne Rosette, délicatement interprétée par Sylvie DISSA, apparaît comme la fleur éphémère d'un vallon de l'enfance injustement foulé au pied. Les deux enfants nobles du château ont grandi et sont en train de perdre, à dix-huit ans à peine, ce qu'il leur restait d'illusions.

Eric BERTRAND